

# Glabelle Solo

*Glabelle  
solo*  
PHILIPPE  
BASTE



mentales, physiques, émotionnelles. Toutes enregistrées et donc accessibles. Ce n'est pas imiter, c'est ouvrir une porte, un tiroir. Peut-être une identification par amour. Là-haut perchée dans nos mémoires scellées d'un bonheur éternel, une bulle monte. Il y a un court-circuit à la pointe du cœur, puis le vide se gonfle. Alors l'écorché dit, qui est-ce ? *Bernard Noël*. Une femme-paysage qui porte le monde sur la tête comme certains ont un étendard dans le ventre. Une femme-tour aux mèches indociles, une mémoire fanée que les intempéries des rêves ont fait s'effiloche... Au réveil, il reste une tour de Glabelle, boîte de conserve de l'univers. Echouée de ma mémoire, elle ne garde des ans que des bribes disparates. Comme si l'histoire se télescopait dans un miroir sans tain, laissant, les patines d'années sans lien, surgir un visage égaré du temps. De ma peau à mes os, détend parfois une distance désertique où les hommes se déchirent sans plus se souvenir de la naissance de leur haine. Peut être veille-t-elle à l'orée d'un champ de bataille. De la terre, montent les brumes pudiques où naissent le souvenir de vapeurs d'une tasse de thé ; la main fragile (dans la dentelle) et le regard figé d'un instantané. Portrait de Glabelle (ou l'architecture catastrophique d'un corps extravagant). Si glabelle était, elle serait femme. Pas une reine mais une tour. Une tour oubliée du mur d'enceinte dans laquelle elle aurait été murée. La vie intra-muros en serait réduite à l'essentiel. C'est à dire au minimum des vestiges de civilisation. La vie interne du corps comme miroir de société. De la cité, mes côtes seraient gardiennes, mes

GLABELLE: espace nu compris entre les deux sourcils. Un personnage au visage égaré du temps en état de veille à l'orée d'un champ de bataille. Une tour oubliée. Nous avons une mémoire de nos expériences vécues,

Une femme paysage porte le monde sur sa tête comme certains ont un étendard dans le ventre. Une femme tour, une mémoire fanée que les intempéries des rêves ont fait s'effiloche... Au réveil, il reste une tour de Glabelle, boîte de conserve de l'univers.

artères seraient les rues, mon cœur le château d'eau, mes enzymes les piétons, mes muscles les usines, ma colonne l'antenne parabolique et mon cerveau, le conseil de direction. Le miroir de verre serait banni. Dans l'exil des prisons, la raison ne souffrirait pas de voir sa propre image. Elle mourrait de se voir décharnée, elle comprendrait qu'elle ne peut plus puiser dans ce corps vide la force de se battre pour continuer. L'idéal qui fait vivre ne peut faire face à la réalité de la chair desséchée, lorsque les os recouvrent la peau. Les plus beaux secrets demeurent enfermés. Et le sang qui coule au fond des veines est jalousement gardé. Murmure du flux qui berce nos rêves. Nous ramènent de notre vieillesse à la prime jeunesse. Du temps où nos jambes savaient nous porter, lent balancier de la cheville qui égrène le temps. S'égarer sur un détail de peau, cartographie magnifique dans laquelle je peux me noyer. À fixer ce détail de mon corps, tu lirais une histoire que tu connais. Les mots crèvent au ras de ma peau. Le regard est fixe. le but est un assemblage d'éléments mobiles et d'éléments immobiles. Les gestes se poursuivent à l'intérieur de la poitrine comme les cercles sur l'eau. Et le cou se prolonge loin dans le corps. C'est depuis l'estomac qu'a poussé l'arbre qui empale ma gorge. Il monte jusque dans mes narines. Un court-circuit coupe le courant des nerfs dans ma nuque. Ma tête se penche vers un lac d'argent lisse, qui tout à coup s'éparpille dans l'estomac comme un bac de mercure. On me trépane pendant que mes jambes s'allongent, s'allongent, perçant des nuages. D'un côté, il fait mal; de l'autre, il fait nuit. Entre les deux, une hélice tourne dans le ventre et l'air reflue vers ma bouche. J'ai la gorge pleine de plumes. Je crache des cellules. Il y a des perceptions à nerfs, à squelette et à chair. J'avance de l'une à l'autre, comme à travers les bandes d'un spectre. Il arrive aussi qu'une perception s'immobilise tout au long du corps, à partir des yeux. Elle est alors ce chemin de corpuscules que traversent mes os, ma chair, que rayent mes nerfs. Plus souvent elle est comme une fibre tendue dans la fibre d'un nerf. Cela se produit surtout dans la moelle épinière, où débute d'ailleurs tout ce qui a trait au ventre. La part la plus inaccessible de moi demeure la poitrine. La texture des poumons. Il y a même, entre l'aisselle droite et le foie, un espace qui ressemble à un désert. C'est sur une sorte de trou convexe par rapport au reste du corps. Quelque chose comme le siège du froid installé à proximité de la chaleur vive des organes. La belle abandonnée dans sa tour arbitraire

épingle une mère indocile de sa mémoire fanée que les intempéries on fait s'effiloche. L'espace tombe, il pleut à travers mes épaules en attendant que mes épaules rongées pleuvent à leur tour sur mon ventre. Ma chair va neiger mais les vertèbres restent empilées les unes sur les autres vers la nuit de ce crâne troué où j'habite encore maintenant. Les os noircissent tandis que toute chair tombée je regarde dans yeux les dunes grisâtres d'où s'élève ma colonne vertébrale, arbre d'os. Mon regard est un cône blanc qui porte peut être mon crâne et nous laissons au bord du désert cette pile bizarre de vertèbres cariées. Des livre de chevet j'ai gardé en mémoire l'île fantôme où vit une petite fille de par l'imagination d'un père endeuillé -l'enfant de haute mer de *Jules Supervielle*-. Un enfant seul, perdu là, présent et immortel. Une femme flottant près du corps assis, un portait de femme. Comme la mémoire s'efface à rebours une bobine de fil se défait jusqu'au noyau. Ce sont des tableaux de *Gilbert Pastor*. Les femmes paysages d'*Albin Brunozsky* qui portent le monde sur la tête comme certain leur étendard dans le ventre comme le building d'un purgatoire hilare. Il y a ces corps efflanqués, mi-planche anatomique mi-âme dépouillée de *Pastor* qui ponctuent les poèmes de *Bernard Noël Extraits du corps*. Il y a enfin cette tour dans la peinture de *Dusan Kallay*, il y a ce roman de *Gabriel Witkop les départs exemplaires* que me racontait *Patrick* et cette chanson de la grand mère protestante de *Florence*. Et au réveil il me reste Glabelle, Glabelle la tour de Glabelle, boîte de conserve de l'univers. Personnage empaqueté de rêve et de brume / Histoire de la tour du Rhin / sorte de personnage en stationnement / les cordons sont tendus / La main chute / faire une entrée palme à palme / la langue sème trop / les genoux peluchent / Traire le regard / Dépeigner son âme / Consoler les coudes / Je me peuple de trous d'airs / Nœud ou accrocs / Gifle à l'envers / Mentonnière de douleur / Tout part en arrière / Petit Kangourou / Je suis pianiste / Cuello planchado / pasión mecida por los abanicos / Pecho de cristal / Dientes de espuma / Tristeza vegetal / flor de dedos / Etat de veille à l'orée d'un champ de bataille / Il y a des années qu'elle est au bord du monde. On a bougé, les cordons sont tendus / aucune position n'est la bonne / douceur des intérieurs / Si bien pliés / dans le moindre recoin / j'ai fait boule / rire au fond de son tube / grande brasse, si je savais traverser la pièce / le corps est un perchoir / le corps bat / membre fantôme / On s'y perd / Ours ou poupée / là-haut la langue

bat au vent / l'équilibre se rompt quelque part dans le trajet des nerfs / le désordre gagne si vite que je ne peux plus savoir où il a commencé / La gorge durcit / elle s'énervé à hauteur de la lulette et il y a dans tout le corps un grand reflux / Une sorte de panique qui accumule sous les épaules une espèce d'étouffement / elle n'a gardé de ses maux d'autrefois que le regard étonné et les gestes lents et doux / Insomniaque jusqu'à l'obstination / Sa mélancolie est un carburant actif / Transmue son pessimisme foncier en rage d'agir / la nervosité la cloue sur son fauteuil / Un silence idiot / Elle reste ainsi comme une carcasse, seules ses mains vivantes s'entortillent / autodérision du comique / Elle croise les bras consolant les coudes. Extraits du corps / J'ai eu le sentiment de toucher quelque chose d'exact en décrivant des petits états physiques / Je cherchais à écrire le parti-pris du corps, je ne pouvais pas tricher / Du poème, ni la scansion, ni le chant, mais l'économie, la justesse, l'instantané / *Extrait du corps* est une vertèbre nue, décharnée, blanchie, ensemble ils forment une colonne verticale qui protège la moelle de l'origine / L'histoire du dedans / Le dehors est dedans / le visible est du mental / organique et organisé. *Un siècle d'amour* / Elle rêvait qu'elle vivait comme on dort / soulagée du poids des jours / Ensevelie dans tous ses rêves diurnes et nocturnes entre les mains des femmes pacifiques / On avait repris les armes / les cibles seules avaient changé, frontières intérieures et extérieures / Le blanc est la couleur des rois, des empereurs et des tsars / le rouge habille les théâtres et les barricades. Elle parcourait toutes les Russies à cheval, un étendard déployé devant elle / Elle croyait cette guerre la moins malheureuse que la précédente parce que là bas les généraux conduisaient tandis qu'ici le peuple poussait / Elle espérait que la géométrie du monde changerait enfin. Elle grandit la tête en l'air. Ce fut pour elle autant une façon de rendre hommage au disparus que de se protéger du monde d'en bas qui l'avait rendu orpheline / elle allait le nez au vent non par insouciance mais par dégoût / Pieds nus elle avait le vertige. *Diane Airbus* / Rien n'est jamais comme on dit que c'était. C'est ce que je n'ai jamais vu que je reconnais / Vous voyez quelqu'un dans la rue et ce que vous remarquez essentiellement chez lui c'est la faille / C'est déjà extraordinaire que nous possédions chacun nos particularités. Et non contents de celles qui nous ont été données, nous nous en créons d'autres / Toute notre attitude est comme un signal donné au monde pour qu'il nous

considère d'une certaine façon, mais il y a un monde entre ce que vous voulez que les gens pensent de vous et ce que vous ne pouvez pas les empêcher de penser / Et cela a un rapport que j'ai toujours appelé le point de rupture entre l'intention et l'effet / je veux dire que si vous observez la réalité d'assez près, si d'une façon ou d'une autre vous la découvrez vraiment / la réalité devient fantastique / il y a quelque chose d'ironique dans la vie et cela vient du fait que l'effet que vous voulez créer ne ressort jamais comme vous l'auriez désiré / Ce que j'essaie de décrire c'est l'impossibilité de sortir de votre peau pour rentrer dans celle d'un autre / Et c'est ce que cela tend à dire / Que la tragédie des autres n'est pas la même que la vôtre; plus on est précis plus on devient général. La vie n'est jamais si forte que lorsqu'elle est empêchée dans une des ses voies. Elle file limpide par l'issue qui lui reste. Mémoire en morceau / comme un puzzle décomposé / Maladie de la mémoire / *L'enfant de la haute mer, Supervielle* / Marins qui rêvaient en haute mer, les coudes appuyés sur la lisse, craignent de penser longtemps dans le noir de la nuit à un visage aimé / vous risqueriez de donner naissance, dans des lieux essentiellement désertiques, à un être doué de toute la sensibilité humaine et qui ne peut pas vivre, ni mourir, ni aimer et souffrir pourtant comme s'il vivait, aimait et se trouvait toujours sur le point de mourir, un être infiniment déshérité dans les solitudes aquatiques, comme cet enfant de l'océan née un jour du cerveau de *Charles Liernes Stenwoorde*, matelot du pont du quatre mâts le Hardu, qui avait perdu sa fille âgée de douze ans, pendant un de ses voyages et une nuit par cinquante-cinq degrés de latitude nord et trente-cinq de longitude ouest, pensa longuement à elle, avec une force terrible, pour le grand malheur de cet enfant.

CHORÉGRAPHIE ET  
INTERPRÉTATION :  
Karine Ponties

CRÉATION LUMIÈRE  
ET COLLABORATION  
ARTISTIQUE :  
Florence Richard

MUSIQUE : Iva Bittova

PRODUCTION : Festival  
Bellone-Brigitines,  
Charleroi/Danses,  
et DansWerkplaats  
Amsterdam. Avec le  
soutien de la SACD